

Les belles heures d'un farceur flamboyant

► **Portrait** Il aime le théâtre qui prend des risques et se façonne à vue, face au public

► **Vincent Fontannaz est l'acteur pivot de «Cinq Jours en mars», au Grütli, à Genève, jusqu'à dimanche**

Marie-Pierre Genecand

Solaire, vif et inventif. Un acteur-auteur généreux et autonome, qui apporte son univers fourmillant, son regard décalé et son incroyable énergie aux créations théâtrales auxquelles il collabore avec tant d'appétit. Vincent Fontannaz, Vaudois de 34 ans, pourrait être Flamand. Il a la même démesure et le même talent que les compagnies – Les Ballets C de la B, TG Stan, Pieter De Buisser et Hans Op de Beek – issues de cette école qui fait sensation depuis les années 80.

Vincent le Flamand. Regardez-le sur la photo ci-contre. Le cadre, la tête, le pot. Drôle de trio. Et ce banc qui dessine la diagonale du fou. Comme pour annoncer qu'avec ce lutin au corps de bûcheron, ça va valser. Confirmation sur la scène du Grütli, à Genève, jusqu'à dimanche. Dans *Cinq Jours en mars*, Vincent Fontannaz enflamme le verbe déjà allumé de Toshiki Okada. Boum.

Il a été Peer Gynt sous la direction virevoltante d'Alain Maratrat. Nina, héroïne malheureuse de *La Mouette*, sous la direction décalée de Christian Geoffroy Schlittler. Il a aussi été Lancelot, dans la lecture facétieuse et chorale du *Dragon* signée Yvan Rihs. Ou encore, avant, le voleur vengeur de *Platonov*, dans la version *pop songs* d'Alexandre Doublet. Chaque fois, on se souvient de Vincent Fontannaz, de sa présence dense, de son regard accrocheur et de ses décrochages ingénieux.

Ces jours, le comédien fidèle d'Yvan Rihs puise dans ces mêmes qualités pour s'adresser au public, médusé, de *Cinq Jours en mars*. Oratorio de la parole multiple, le spectacle raconte la jeunesse tokyoïte éclatée entre love hotel, concert rock et manifestation politique (LT du 26.03.2013). Yvan Rihs: «Vincent est fascinant, parce qu'il est à la fois très à l'aise avec les injonctions précises, et très créatif à l'intérieur de ce cadre contraignant. De plus, il a naturellement une relation épique au public. Il joue de son charme, de son ironie et donne une ampleur, une urgence à chacun de ses propos.» Quand on lui demande d'évo-

quer une faiblesse, le metteur en scène sèche d'abord, avance ensuite. «Peut-être un excès d'excès! Vincent peut chercher du côté de la fragilité. Même en retrait, il sera toujours aussi puissant.»

Le Français Alain Maratrat ne disait pas autre chose à son pupille tout juste sorti de la SPAD, ex-école de théâtre lausannoise, lorsqu'il le dirigeait en 2004 dans une version très physique de *Peer Gynt*. Face à la crainte de Vincent de «ne pas tenir sur la durée», le metteur en scène formé chez Peter Brook lui a rappelé que «l'énergie du comédien n'a rien à voir avec celle du sportif». «L'acteur doit jouer dans la détente et la confiance», a encore précisé le «premier maître» de Vincent, celui qui lui a appris «l'ici et maintenant».

L'ici et maintenant. Cette qualité de l'instant, Vincent Fontannaz l'utilise pleinement avec le collectif romand *Les Fondateurs*, emmené par Julien Basler et Zoé Cadotsch. L'idée? Oser le pari de l'improvisation, la prise de risque totale qui donne du mordant à la proposition théâtrale. Dans *Les Fondateurs* et *le dragon magique*, par exemple, les acteurs construisaient un décor à base de coupures de journaux, utilisant les articles ou autres rubri-

«Le théâtre ne peut pas bluffer pour toucher des spectateurs non initiés. Il doit partir de ce que les gens sont»

ques comme l'un des supports de leurs échanges scéniques. «Un soir, se souvient le comédien, je suis tombé sur l'avis mortuaire de ma grand-mère. Je lui ai construit une poupée et ai transformé le chagrin en énergie de jeu. Le théâtre me donne cette force de dépassement.»

Sans doute parce que la famille de Vincent ne s'est jamais opposée à son envie de brûler la scène. Au contraire, c'est son père, peintre et enseignant, qui, au terme d'une longue discussion le 21 août 2000, lui a donné sa bénédiction. «A ce moment-là, j'étais à l'Université de Lausanne en histoire et esthétique du cinéma, en histoire de l'art et en histoire. J'avais réussi ma demi-liecence mais, subitement, j'ai réalisé que je ne voulais pas être spectateur des œuvres des autres, mais acteur.»

Une activité qu'il avait déjà pratiquée enfant dans l'atelier théâtre de Gérard Diggelmann. Et en famille avec sa sœur Joëlle, également comédienne aujourd'hui. «Je me souviens d'une après-midi où, pour mes parents et leurs amis, on a recréé le culte protestant auquel on assistait tous les dimanches, sans



Un cadre, une tête, un pot. Drôle de trio. L'acteur au jeu décalé est à l'affiche de «Cinq Jours en mars», au Grütli, à Genève. Figure pivot d'une errance tokyoïte entre love hotel, concert rock et manif politique. GENÈVE, 3 AVRIL 2013

mesurer la gêne que cette copie, féroce à son insu, allait susciter!»

Farceur, Vincent. Flamboyant également, quand il s'agit de transmettre ses convictions. Comme cette mission au Brésil où Vincent, amoureux des arbres, a créé un spectacle qui sensibilise les habitants du Nordeste aux conséquences de la déforestation (voir ci-contre). «Cette expérience a été très formatrice. J'ai compris que le théâtre ne peut pas bluffer lorsqu'il s'agit de toucher des spectateurs non initiés. Qu'il doit partir de ce que les gens sont.»

A 7 ans, Vincent qui se rêvait clown a écrit à Dimitri. Le mythique artiste suisse lui a répondu de patienter et de venir ensuite étudier chez lui. Vincent Fontannaz a choisi une autre voie, mais le clown à l'esprit aillé s'est imposé.

Cinq Jours en mars, au Théâtre du Grütli, à Genève, jusqu'au 7 avril, 022 888 44 84, www.grutli.ch

«L'expérience de ma vie»

► **Lors de son service civil, Vincent Fontannaz a créé au Brésil un spectacle sur la déforestation. Récit**

«Dans une première mission de service civil, j'ai été bûcheron dans une ferme pédagogique à Longirod, au pied du Marchairuz. Tous les matins, de 7h30 à 8h30, j'emmenais les écoliers découvrir la forêt. Pour cela, j'ai épluché tous les manuels de faune et de flore et suis devenu passionné des arbres. J'ai aussi fait dix ans de scoutisme avant, d'où mon goût pour la pleine nature.»

«En 2006, pour la seconde mission, j'ai rencontré Anita Studer, responsable charismatique de l'ONG Nordesta. C'est elle qui m'a confié ce mandat qui a changé ma

vie: aller au sud du Maranhão et imaginer pour et avec des ados un spectacle sur les conséquences de la déforestation. J'ai appris le brésilien en un mois et j'ai débarqué avec mes idées d'Occidental. Je voulais un théâtre très poétique, transposé et j'ai fini avec un spectacle tout à fait concret dans lequel, avec une maquette miniature, je montrais comment l'absence des arbres rend le sol dur et empêche l'eau d'entrer dans la terre.»

«J'y suis retourné en 2008, hors service civil et avec un autre projet. Lors de ces deux créations au Brésil, je ne me suis jamais senti aussi vivant! Jouer devant des paysans qui déforestaient pour survivre et confronter nos regards en toute simplicité a été d'une telle intensité que cette double mission a été l'expérience de ma vie!» M.-P. G.